

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les confidences de Louise Maheux-Forcier

Louise Maheux-Forcier, *Le sablier*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1984, 291 pages

André Renaud

Numéro 37, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1985). Compte rendu de [Les confidences de Louise Maheux-Forcier / Louise Maheux-Forcier, *Le sablier*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1984, 291 pages]. *Lettres québécoises*, (37), 57–58.

Les confidences de Louise Maheux-Forcier

Il s'agit des confidences rédigées par l'auteur, de 1981 à 1984 et destinées à l'émission «Journal intime de...», diffusée au réseau MF de Radio-Canada.

Le titre est tout à fait bien venu puisque dans cet ouvrage intimiste Louise Maheux-Forcier exploite surtout le thème du temps: le temps qui passe en journées anodines et dont on retient à peine de fugitives images. Le temps qu'on réussit, parfois, à circonscrire et qui nous laisse en héritage les scènes importantes que l'on prend soin d'encadrer et que l'on suspend dans sa galerie intérieure, pour les heures de nostalgie et pour les quelques amis à qui l'on ouvre ses portes.

De quoi parle l'auteur du *Sablier*? De sa carrière d'écrivain qui se confond, toute, dans la quotidienneté de sa vie. Des vingt années qu'elle a consacrées à poursuivre une oeuvre menée avec persévérance, avec une loyauté remarquable, depuis les premiers bruits déclenchés par la parution d'*Amadou*, en 1963.

Dans le sillon d'*Amadou* se sont successivement inscrits quatre romans, deux recueils de nouvelles, trois téléfilms, des dramatiques-radio et quelques télé-théâtres.

Louise Maheux-Forcier évoque donc ici, avec la franchise un peu timide que nous lui connaissons, les difficultés de pratiquer, dans ce pays-ci, le dur et exaltant métier d'écrivain. D'en accepter les nombreuses contraintes psychologiques, sociales, culturelles et financières.

Car l'écrivain d'ici, celui qui a dépassé la quarantaine, s'est souvent senti mis à part, singulier, lui qui avait l'obligation de dire en cette terre des choses

pour la première fois. D'aborder certains domaines jusqu'ici inexplorés. De témoigner du réel avec un esprit et une âme attentifs... au réel.

Car l'écrivain d'ici doit assumer sa situation de double minoritaire, à cause de sa profession d'abord, puis à cause de la condition historique du Québec, de la dualité culturelle et de tous ces problèmes sans solution qui touchent à notre être et à notre devenir.

L'écrivain d'ici voit ses livres offerts, en une première démarche, à une toute petite population de cinq ou six millions, répandue sur un territoire trois fois plus vaste que celui de la France, qui n'est pas toujours attirée par le livre et où la pénétration du marché se fait avec des difficultés inouïes. Ça n'est que plus tard, la chance et le succès venus, qu'on pour-

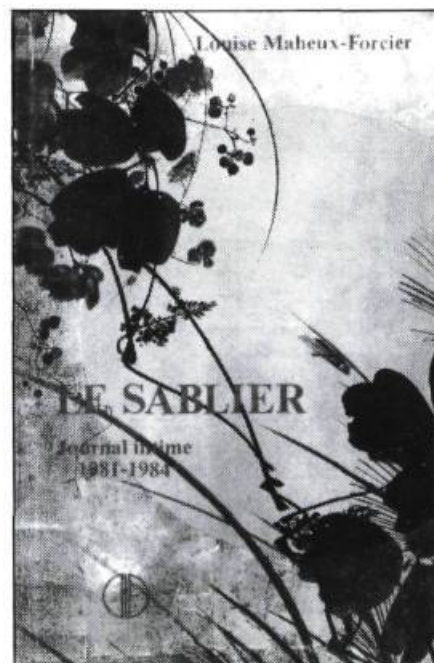
ra songer au marché européen et, avec de la veine, à la traduction en langue anglaise.

Il y a heureusement la radio et la télévision qui ont permis à une poignée d'écrivains québécois de vivre de leur plume, grâce avant tout aux initiatives prises dans ce sens-là par Jean-Guy Pilon à qui, par ailleurs, Louise Maheux-Forcier dédie son livre en guise de gratitude.

Dans la suite de ses confidences l'auteur du *Sablier* évoque certains épisodes de sa vie privée: son quotidien, ses rencontres, ses lectures, ses voyages, ses amours. Jamais le propos n'atteindra au potin, ce genre étant tout à fait étranger à notre auteur. Le livre dont nous parlons ici est écrit au coin de la discrétion et, cependant il nous propose, dessiné petit trait par petit trait, un portrait remarquablement bien fait, de la femme et de l'écrivain conjointement.

Retenons d'abord, car cela me paraît essentiel, que le projet même d'écrire un journal intime pour le livrer à la radio représentait pour Louise Maheux-Forcier, une difficulté majeure, fondamentale, en ce que cela touchait à la morale même de l'écrivain. À une conviction profonde qui veut que l'écriture soit possible sans trahison; que la confidence, qui est le propre de la création romanesque et théâtrale, puisse s'exprimer avec authenticité sans que la vie propre du créateur et de ceux dont il s'inspire nécessairement ne soit dévoilée.

Question d'éthique, cette conviction exige également que la vérité perce sans étalage, qu'on insiste beaucoup plus, à l'instar des impressionnistes, sur la fi-



nesse et la magie des éclairages, que sur le détail par trop grossier. On comprendra, par exemple, que l'auteur ait préféré le film *Fanny et Alexandre* de Bergman au *Coup de foudre* de Téchiné.

Pour Louise Maheux-Forcier, l'écriture se situerait sans doute dans une autre zone où il serait possible d'emprunter à la réalité sans hésitation aucune mais d'y puiser uniquement, par choix, que ce qui convient au respect des sources et au respect de l'oeuvre d'art en tant que telle.

«Si vous ne voulez pas être impudique, ne soyez pas écrivain» disait un jour Aragon à Anne Philippe. Oui, bien sûr! Mais il y a pourtant une manière d'exprimer la réalité qui refuse de composer avec l'impudeur et qui, sans sacrifier aux exigences de la littérature, invite, par le style, à l'imagination suppléante du lecteur.

Dans une telle perspective, on n'est pas porté, spontanément, à «mettre son coeur à nu», comme dirait Baudelaire. Et pourtant, Louise Maheux-Forcier relève le défi, sans cacher la sainte horreur qu'elle a conçue pour l'entreprise, ni la peur plusieurs fois répétée d'en dire trop. Elle mènera son oeuvre à terme et c'est un univers fort vivant que nous sommes amenés à contempler. Un univers tout en relief et en douceur, qui s'inscrit fort bien dans le temps et dans l'espace, comme on le dira plus loin.

Lorsqu'elle affiche sa prédilection pour la musique et pour l'architecture, pour les églises surtout, Louise Maheux-Forcier fait preuve du bon goût classique qui caractérise l'ensemble de son oeuvre et qui s'inscrit comme naturellement dans la suite d'*Amadou*. Il y a là une constance qui mérite d'être relevée, d'autant qu'elle constitue une des qualités fondamentales de toute l'oeuvre.

Lorsqu'elle affirme son attachement indéfectible à la langue française, mais pas à n'importe laquelle, elle exprime un choix intellectuel, une adhésion à une culture, à une histoire et à une société bien précises. Et sans doute aussi, je crois, un choix politique.

Lorsqu'elle marque sa réticence devant ce qu'elle considère être des abus puérils de certaines manifestations soi-disant féministes, elle proclame sa dignité de femme et sa solidarité avec toutes celles qui, comme elle, savent distinguer



Photo: Kèro

entre les cris adolescents et le discours de la raison. (Je pense à Claire Martin.)

Lorsqu'enfin elle chante la liberté de choix, celle d'élire soi-même sa profession, ses amis, ses affinités, c'est la liberté tout court qu'elle réclame, pour elle-même et pour les autres. Femme timide, que Louise Maheux-Forcier? Non pas! Discrète? Oui! Mais ça n'est pas la même chose. La femme que nous découvrons dans ce livre a le courage de ses convictions.

«Toutes mes fictions sont nées en Europe. Moi comprise» (p. 148) Et plus loin: «(...) j'y trouve (à Paris) quelque chose qu'aucun touriste n'a jamais trouvé nulle part: j'y découvre mon âme heureuse! Et le sens de ma vie.» (p. 257) En écrivant ces paroles, Louise Maheux-Forcier mettait en pratique le «gnôthi seauton» de Socrate auquel elle fait elle-même allusion ailleurs dans son livre. Au fait, cette double appartenance constitue le drame de je ne sais combien d'artistes, d'écrivains et d'intellectuels québécois. Je pourrais en nommer plusieurs centaines.

Il ne faut pas oublier que nous avons d'abord appris dans des livres et auprès de maîtres qui nous renvoyaient sans cesse en Europe antique et moderne, que nous avons scruté nos racines bien avant d'examiner notre tronc et que nombreux

sont ceux parmi nous qui ont dû aller chercher là-bas, ou bien leurs diplômes ou bien la consécration de leurs talents ou bien une raison profonde de vivre.

Pourquoi alors ne pas choisir l'exil définitif? Pour toutes sortes de raisons. Par solidarité et par besoin d'être parmi les siens, malgré le paradoxe apparent. À cause du paysage, peut-être, et des saisons, de l'hiver. À cause de la vie quotidienne qui est plus aisée ici que là-bas. L'exil permanent n'est pas facile. Il suffit de demander à ceux qui ont essayé.

Chez ceux d'une certaine génération, au-delà de la reconnaissance de notre américanité et de nos singularités québécoises, il y aura toujours cette adhésion viscérale à la France. Mais ceux-là, je crois, sont les derniers représentants d'un tel groupe.

N'allons pas croire ici que la mélancolie remplit les pages de ce livre et que le spleen le déborde comme une vague. Nous sommes en présence d'une femme lucide qui aura eu la joie de composer son âge adulte selon ses aspirations profondes et dans le respect de ses croyances. Nous sommes en présence d'un écrivain dont l'imagination et la sensibilité ont été mis au service d'une plume exceptionnellement belle. □

Louise Maheux-Forcier, LE SABLIER, Montréal, Pierre Tisseyre, 1984, 291 pages.